

Pendant toute la semaine, j'ai empli ma vasière de mots à l'étier de vos bouches. Il en est venu de drôles, d'émouvants et de nostalgiques. Je les ai tous laissés passer.

La nuit venue, j'ai conduit l'eau jusqu'à l'œillet. J'ai ouvert des écluses, bâti des digues et des barrages, priant qu'ici encore, le vent soit bien évangélicisé.

C'est à la lune que j'ai guetté la lente alchimie des paroles pour recueillir au petit jour la fleur de sel de vos mémoires, de vos regrets, de vos espoirs. Puisse-t-elle être aussi fine que celle de ce pays. Je l'ai appelée :

LES SEPT VAGUES DE MESQUER.

Il y a bien longtemps, si longtemps que ceux de sept ans s'en souviennent aussi bien que ceux de soixante-dix-sept ans, juste à la fin du déluge, la mer se retira de sous la coque de l'arche du vieux Noé. Elle ne laissa au pays de Mesquer qu'une mince couche de terre où le printemps vit monter le seigle et l'orge entre les flaques. En ce temps-là vivait au pays une femme si pauvre qu'elle n'avait qu'un prénom : Léa. Elle s'était posée là au reflux de la première vague des commencements, avec sa cariquelle et son cochon. Elle vivait de peu, plus d'eau fraîche que d'amour, qu'elle tirait de la source de Saint Gobrien, de poissons et de silence. Elle ne se plaignait jamais, car personne ne lui avait appris les mots pour se plaindre. Chaque jour le soleil se levait sur les prés et se couchait

sur la mer, suivant ainsi le cours du Mes d'Est en Ouest, tandis que l'océan allait et venait au rythme des marées.

Or il advint un jour que le cochon de Léa devint si gras, si rose et si charnu que la vieille se surprit à le regarder d'un œil où l'estomac avait pris la place du cœur.

— Dame, ruminait la vieille, je mangerai bien de la viande, de temps en temps... mais si je tue mon Léon - c'était le nom du cochon - j'en aurai à peine dégusté un jambon que le restant aura pourri. Quel gâchis, un beau cochon comme mon Léon !

Et comme à chaque fois qu'elle ruminait une question à laquelle elle ne trouvait aucune réponse, Léa et sa cariquelle s'en allèrent réfléchir au bout de la pointe de Merquel. Elle aimait cet endroit où la terre pousse sa corne entre l'eau douce et l'eau salée, dans un va et vient perpétuel de courants qui ressemblent aux pensées invisibles qui vont et qui viennent sous les bonnets des hommes.

C'était un soir d'été, un de ces soirs où le soleil hésite à plonger dans la mer, tant l'air est doux et la lumière légère. Ce soir-là, le disque rouge ne plongeait pas. Il restait posé sur la ligne d'horizon, prêt à rouler tout autour de la terre plate comme une assiette quand la mer sembla le faire basculer. C'était une vague immense au bout du monde qui montait à l'assaut du soleil, une énorme vague blanche d'écume qui fit tomber le noir en un instant sur tout le pays. Complètement affolée, Léa chargea son cochon sur sa cariquelle et s'enfuit à grand renfort de signes de croix se cacher le plus loin possible à l'intérieur des terres. Elle arriva ainsi chez ceux de Saint-Molf qui l'accueillirent avec des ricanements.

— Voilà bien les fous de Mesquer, dirent les gars de Saint-Molf. Ils aiment tellement la mer qu'ils finiront par prendre le bouillon. Allons la vieille, nous ne sommes pas des poissons. Le bon Dieu nous a fait pour vivre sur la terre et c'est les deux pieds dans la glaise que grandissent les hommes !

Léa ne répondit rien aux plaisanteries des innocents, mais, dès le lendemain matin, quand la vague se fut retirée, sa carriole devant et son cochon derrière, elle reprit le chemin de son pays. Ce n'était plus que trous, creux et vasières où la vague s'était installée. La vieille dut chercher son chemin dans le dédale des marais. Il lui fallut toute la matinée pour atteindre l'île de Rostu et tout l'après-midi pour gagner la croix de Kercabellec. Ce fut au soir, dans la pénombre qui venait, que le cochon trébucha et plongea la tête la première dans un trou d'eau que la vague avait laissé.

— Léon ! cria Léa

— Bloup..., fit le cochon. C'était un cochon de campagne, taiseux comme un paysan et qui ne s'embarrassait pas de phrases inutiles.

— Le lendemain matin, le soleil était de retour au pays. Il chauffa les marais trois semaines sans discontinuer comme les feux des forges de Trignac. C'est ainsi que lorsque Léa revint au lieu du drame pour rendre un dernier hommage à son fidèle Léon, un bouquet de genets à la main, elle découvrit le cochon blanc de sel au fond du trou où ne restait plus une seule goutte d'eau. Elle examina la bête. Pas une mouche, pas un ver. Il y avait à manger pour tout l'hiver.

Dès que la nouvelle fut connue qu'on trouvait à Mesquer un sel d'une blancheur incomparable et parfaitement indiqué pour conserver les viandes et les poissons, des hommes et des femmes s'installèrent au pays dans l'espoir que la vague reviendrait bientôt abandonner dans le marais un peu de son précieux présent. Hélas, même dans les contes les plus extraordinaires, les miracles ne se produisent qu'une fois. Comme la vague ne revenait pas, les hommes lassés d'attendre creusèrent des étiers pour forcer la mer dans les marais. Ils apprirent à conduire l'eau jusqu'aux œilletons où, l'été venu, sous le soleil qui chauffe comme les feux des forges de Trignac, ils récoltent encore aujourd'hui la fleur de sel.

Les marins suivirent les paludiers avec leurs bateaux qui convoiaient les mulons blancs jusqu'au pays d'Angleterre d'où ils rentraient lestés de cailloux qu'ils semèrent dans le traict, comme le petit Poucet pour retrouver le chemin du pays. Les gabelous vinrent à leur tour fourrer leur nez partout et ce fut le temps où, le jour des Rameaux, tous les paroissiens sortaient de l'église pour guetter le vent quand monsieur le Curé débutait la lecture de l'évangile. Si le vent était solaire, on disait qu'il était bien évangélisé l'année serait bonne et tout le monde était content, les paludiers et les marins, et même les gabelous qui mettaient leur nez partout. Pendant ce temps-là, les innocents de Saint-Molf plaisantaient les fous de Mesquer qui prétendaient labourer la mer. "Des culs-salés!" riaient les culs-terreux. Et la vieille Léa continuait à tirer son eau à la source de saint Gobrien, se lavait le visage d'un bouchon d'écuelle et poussait sa cariquelle sur tous les fossés des salines et les digues du port.

C'est alors que s'en alla la troisième vague de Mesquer.

Cette année-là, les plus hautes eaux remplissaient à peine l'entrée du petit port de Kercabellec quand la marée basse découvrait les rochers bien au-delà de la table du Diable. Les vasières s'ensavaient peu à peu et les paludiers n'avaient que leurs larmes pour tenter de les remplir. Assise au bout de la jetée de Merquel, la vieille Léa vit la mer si loin que l'envie la prit de pousser sa carriole sur ce territoire nouveau. C'est elle qui découvrit les moules et les huîtres accrochées aux rochers. Elle décrocha une huître, l'ouvrit de la pointe de son couteau et la goba. C'était, ma foi, tout à fait excellent et le bruit en courut jusqu'en Charente d'où arrivèrent des hommes et des femmes qui s'y entendaient pour élever et vendre les précieux coquillages.

— Allons bon , ricanèrent à nouveaux les innocents de Saint-Molf, non contents de labourer la mer, voilà que ces fous de Mesquer font brouter les coquillages dans des parcs comme nous mettons nos vaches dans les enclos !

On se colla en ce temps-là de jolies peignées dans les marais entre culs-salés et culs-terreux, jusqu'à ce que Léa, encore elle, découvre qu'avec un peu de beurre du lait des vaches de Saint-Molf salé au sel des œillets, les huîtres de Mesquer n'en étaient que meilleures. Tout rentra dans l'ordre autour d'une bouteille de vin blanc des vignes qui poussaient alors sans se poser de questions, tant chez les fous que chez les innocents.

La mer qui avait semblé vouloir se retirer au bout du monde se décida enfin à revenir au pays, ce fut la quatrième vague; elle revenait en vrai de l'autre côté de la terre.

Cette vague-là arriva à Mesquer de Saint-Pierre et Miquelon, de Terre-Neuve et du Cap Horn, elle connaissait les dockers de Valparaiso, les ports de Chine, les bois d'Afrique et le goût des épices des pays où le soleil brille la nuit. C'était une vague lente et puissante qui porta au pays les capitaines des grands navires de la marine en bois, les torcheurs de toiles des cinq océans. Ceux-là revenaient de si loin qu'ils aspiraient au repos. Ils construisirent de grandes maisons de pierre dans le bois de Quimiac afin de cultiver leur jardin, les yeux toujours perdus en mer. Le pays tout entier se mit à rêver d'aventure et l'Amiral commandait au zinc de la Vague. On dansait et causait au bistrot amiral entre marins des mers et marins des terres, navigateurs et paludiers, tandis que les enfants d'alors, qu'on appelle aujourd'hui les anciens, inventaient des bêtises que la maréchaussée réprimandait en se retenant de rire.

La vieille Léa vivait à présent dans une vraie maison au centre du bourg et poussait sa cariquelle de fête en fête, de bal en bal, du phonographe de l'hôtel aux chansons de la Vague. Elle était si heureuse, toujours buvant l'eau de la fontaine de saint Gobrien et frottant son museau d'un pauvre bouchon d'écuelle qu'elle ne vit pas plus que les autres venir la cinquième vague de Mesquer, la vague vert de gris.

Elle était sur la pointe de Merquel, pas très loin de la petite chapelle. Elle regardait la mer et le Mes qui se vidait quand elle entendit la vague dans son dos. C'était une marée qui venait du plus profond des terres, une vague aux couleurs de goémons d'hiver, avec des bruits de moteurs, des pétarades de motos, des cris et des camions. Les rafales qui trouaient le silence des marais n'étaient pas de vent, mais de feu.

Ce fut la vague la plus terrible sur le pays de Mesquer. Elle apporta le malheur, le béton des blockhaus, la crainte et la méfiance. Ceux qui avaient appris à cacher le sel aux regards des gabelous cachèrent la farine aux yeux de la vague nouvelle, ceux qui tenaient à leur liberté se cachèrent, certains qu'ils l'aimaient comme on aime ici la mer prirent les armes et furent emportés si loin qui beaucoup en perdirent le goût du sel. Il n'y avait plus de fous, et encore moins d'innocents. Ceux de Saint-Molf et ceux d'ici étaient logés à la même enseigne, culs-terreux ou culs-salés, la vague s'en moquait bien. On sauva ce qu'on put sauver, un peu de pain, un peu d'honneur, et la vierge de la chapelle dans la charrette du meunier sur la route de la bôle minée. Monsieur le curé disait son chapelet, dix Ave et un Pater contre les mines, le meunier jurait comme un charretier pour oublier sa peur et le marin qui les accompagnait se taisait comme un soir de gros temps au large du Cap Horn.

La vague demeura cinq ans sur le pays sans refluer. Quand enfin elle s'en alla sous les bombes et les fusées, on dansa comme jamais chez l'Amiral et sur la place de l'hôtel.

La vieille Léa, plus que jamais cassée en deux, poussait toujours sa cariquelle sur les chemins. Elle voyait encore les herbes et l'eau courir dans les étiers mais peinait à lever le regard au ciel quand passait un vol de sarcelles au-dessus de sa tête.

On avait cru que la vie reprendrait comme avant après le passage de la vague vert de gris. Elle reprit effectivement, mais avec d'autres règles, d'autres habitudes et d'autres horizons. Le monde entier avait changé. Les enfants du pays lorgnaient vers les villes,

surtout vers Saint-Nazaire où se construisaient des maisons et des bateaux sans voiles à l'heure où s'éteignaient, les uns après les autres, les capitaines dans leurs demeures de pierre. Bon nombre de fils de culs-salés devinrent des ongles noirs, aux forges ou aux chantiers, aux raffineries de pétrole. Ceux qui restaient cultivèrent les champs des autres et quantité d'œillelets restèrent à l'abandon. Le boulanger changea son vieux cheval blanc qui s'appelait Mouton pour une camionnette qui s'appelait Renault.

Au bout de la jetée de Merquel, la vieille continuait à guetter les allers retours des marais dans le Mes. Elle était de plus en plus petite, de plus en plus rabougrie sur sa cariquelle qui lui servait à présent de canne. Elle était à moitié sourde et n'entendait pas les enfants qui l'appelaient sorcière en sortant de l'école. Elle n'entendit pas non plus venir la sixième vague.

Celle-là venait du fleuve, de la Loire, comme une marée montante qui envahit d'abord la Baule, Pornichet et le Pouliguen. Elle passa bientôt la Turballe, doubla la pointe de Castelli et vint mourir sur les plages de Lanséria et de Sorlock.

Cette vague-là ne ressemblait pas à celles que le pays avait connues. Ce n'était pas une vague unique, mais un flot qui montait chaque année à la belle saison et reflétait à la fin de l'été. Elle amena d'abord les Nantais qui laissèrent à leur départ des maisons vides dans le bois de Quimiac, des bateaux endormis sous les tauds à l'ombre des demeures de pierre des grands marins disparus. Elle charria ensuite des campeurs de toute la France qui peuplèrent les plages de jeux, de cris et d'odeurs d'huile solaire.

Quand elle se retirait dans les premiers jours de septembre, elle laissait aux gens d'ici une étrange impression de vide et de solitude. "Le pays se meurt", prétendirent quelques-uns en découvrant Mesquer à marée basse. Mais chaque saison, la vague revenait, et elle revient encore, plus forte les années où le vent des rameaux est bien évangélisé.

— Les fous de Mesquer sont des malins, disent les innocents de Saint-Molf, les mois en "R", ils s'occupent des huîtres, les mois sans "R", ils pêchent les touristes.

N'empêche qu'à la fête des moules ou au quatorze juillet, on voit les culs-terreux fraterniser avec les culs-salés au milieu de la vague des culs-bronzés de l'été. C'est autour d'un verre qu'on évoque en riant aujourd'hui les peignées que se mettaient autrefois les fous et les innocents au retour des bals.

C'est en hiver, à marée basse, que mourut Léa. On la trouva dans son lit sous un parapluie qui la protégeait des fuites du toit de sa vieille maison. Elle avait un sourire sur les lèvres, elle qui ne souriait pas souvent. Elle était partie en rêvant au vieux moulin à eau d'autrefois, le moulin du marquis de Tréambert, "Bec de Lièvre", qui meulait le grain au rythme du flux et du reflux de la mer. Le moulin ressemblait au pays qu'elle avait aimé, où les hommes à présent allaient et venaient comme l'eau dans les étiers. L'idée avait dû la faire sourire. "Ici, ça va, ça vient et je m'en vais", ce furent ses dernières pensées.

La vieille Léa n'a pas eu le temps de voir monter la septième vague de Mesquer, et il est possible que beaucoup aujourd'hui ne la voient pas encore. Et pourtant, elle est déjà là, si discrète qu'il faut la deviner, si timide que ceux qui

s'accrochent à leurs racines comme les moules aux bouchots risquent de ne jamais la voir. Elle est polie et frappe à la porte avant d'entrer, elle ne demande qu'à ce qu'on l'accueille. Elle est partout, dans les pierres rénovées de la maison de Léa qu'on appelle aujourd'hui "Maison du Patrimoine", dans les épices lointaines qui accompagnent les queues de crevettes de la Vieille Forge et qui rappellent les voyages des anciens capitaines, dans les maisons neuves du Clos du Bourg où ceux qui viennent de la ville aiment la mer, dans les livres de la bibliothèque qui parlent des temps anciens et que feuilletent les nouveaux venus, dans les marbres en trompe-l'œil que travaillent des artistes de passage comme les oiseaux des marais. La septième vague de Mesquer est déjà là. C'est dans la cour de l'école qu'on la devine le mieux, dans le regard des enfants qui s'inventent des jonques et des baleines à l'horizon de la pointe de Merquel, dans le regard de tous ceux, d'où qu'ils viennent, qui ont choisi de grandir ici et cherchent l'Amiral qui les fera danser demain.

A marée haute, à marée basse, la septième vague de Mesquer se cache dans l'âme du pays qu'un mousse des forges de Trignac, un étranger d'ici, conserve dans son violon.

Une semaine à la Campagne © Éditions l'Harmattan 1998